

GUILLAUME SIRE OÙ LA LUMIÈRE S'EFFONDRE



P L O N
R M A N

Où la lumière s'effondre

Du même auteur

Les Confessions d'un funambule, La Table Ronde, 2007.

Guillaume Sire

Où la lumière s'effondre

roman



PLON
www.plon.fr

© Éditions Plon, un département d'Édi8, 2016
12, avenue d'Italie – 75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr

ISBN : 978-2-259-24328-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire d'Aaron Swartz

« Les techniciens tendent toujours à se rendre souverains, parce qu'ils sentent qu'ils connaissent leur affaire ; et c'est tout à fait légitime de leur part. La responsabilité du mal qui, lorsqu'ils y parviennent, en est l'effet inévitable incombe exclusivement à ceux qui les ont laissés faire. »

Simone Weil, 1943, *L'Enracinement*.

1

Prométhée


```
($blaze_of_night{moon} == black_hole)
```

```
if ((light eq dark) && (dark eq light)  
    && ($blaze_of_night{moon} == black_hole)  
    && ($ravens_wing{bright} == $tin{bright})){  
my $love = $you = $sin{darkness} + 1 ;  
};
```

Angie Winterbottom

La balle l'a traversé comme un rayon de soleil. J'attends mon tour mais rien, un seul coup, une seule balle. La mort l'a préféré. Paul s'enroule autour de la trajectoire.

— Robin, dit-il, je vais mourir.

— Nous ne pouvons pas mourir.

— Robin, répète-t-il.

Il fait nuit à San Francisco. Le ciel est jaune, l'océan noir comme du cirage. La lune heurtera bientôt une plage hérissée de couteaux japonais.

— Qu'avons-nous fait ?

Encore.

— Robin, qu'avons-nous fait ?

Paul Mercier, mon ami d'enfance, va mourir. Ses cheveux et ses ongles pousseront deux ou trois semaines sous la glaise d'un cimetière, puis s'arrêteront. Julia portera le deuil deux mois, un an, avant d'ouvrir un compte Tinder.

Les dix mille soldats de l'opération Pandora retourneront à leur quotidien ; aucun sacrifice ; ils ne résisteront à rien. Les dix mille soldats c'était Paul dix mille fois.

— Il faut agir, dit Paul plus convaincu que jamais. Julia t'aidera...

Je sais construire, calculer, je ne sais pas détruire ou tuer.

Je n'ai jamais rien stoppé.

Paul a pris la tête d'une armée de dix mille hommes qui ont des noms, des visages, qui ont des parents. Il s'est battu contre les États et les entreprises du monde entier.

C'était une guerre, sa guerre ; c'était la guerre, putain ; Paul est tombé au champ d'honneur.

— Pourquoi y es-tu allé ?

Larmes, tremblements.

— Il faut les arrêter, couper les câbles, les nœuds. J'ai créé un programme, Robin. Tu coordonneras les opérations. Julia te montrera. Il faut détruire Internet.

— Impossible.

— Il y a une faille.

Que feront dix mille hommes lorsque le jour viendra ? Obéir ? Ils ne m'obéiront pas. Pas à moi. Ils ne m'écouteront pas, ni Julia. Seul Paul pouvait diriger Pandora.

— Je n'y arriverai pas.

De toute évidence, le tireur avait des instructions. Je ne suis pas courageux au point de constituer une menace.

Moi, j'existe tant qu'on n'y pense pas.

Je me demande une seconde s'ils ont pu tirer aussi sur Julia, et puis je réalise que c'est peu probable. Elle n'est pas dangereuse parce qu'elle n'a aucune compétence. Elle fait partie de ceux qui croient qu'ils utilisent Internet quand Internet les utilise. Dans un monde athée, horizontal, un monde de spécialistes, seuls les techniciens sont libres – ce sont les seuls à risquer leur vie.

Paul a fédéré une armée d'étudiants, lycéens, cadres, professeurs, peintres, musiciens, agriculteurs, juges,

ingénieurs, ouvriers, soldats. Ils doivent intervenir au même instant en différents endroits. Personne ne connaît ni le jour ni l'heure ni les lieux. Opération secrète, objectif : détruire Internet. Nom de code : *Pandora*. Mot de passe : *Elpis*, « l'espoir » en grec (c'est ce qui reste à l'intérieur de la jarre de Pandore une fois que la vieillesse, la maladie, la guerre, la famine, la misère, la folie, le vice, la tromperie, la passion et l'orgueil en sont sortis).

Julia a choisi le nom de code et le mot de passe. Elle ne sait pas écrire un programme informatique mais pour la mythologie elle est douée.

Pas un gouvernement n'est au courant, aucune entreprise ; moi-même j'ignore les cibles exactes. Paul m'a dit que c'était pour bientôt ; il me l'a dit tout à l'heure dans une cafétéria de Woodside.

— Veux-tu en être, Robin ?

— Non.

Il a répété :

— Robin, veux-tu en être ?

Une troisième fois :

— En seras-tu ?

Nous sommes une poignée sur Terre capables de détruire Internet.

— Je le savais, a-t-il murmuré en regardant par-dessus mon épaule. Tu n'es qu'un lâche.

J'ai hésité puis finalement je me suis tu.

— Julia pensait que ce n'était pas la peine de te demander, mais moi j'ai voulu croire qu'elle se trompait. Je voulais qu'elle se trompe. Nous avons besoin de toi, Robin... Les virus doivent être reprogrammés, les *root-kits* vérifiés.

Depuis que Paul est avec Julia, il m'aime de moins en moins. Au début de leur histoire, j'ai pensé que je ferais

partie de la bande : les trois mousquetaires, etc. J'aurais voulu que Julia m'apprécie, mais elle a préféré m'écarter. Était-ce parce qu'elle ne m'aimait pas que Julia détestait Internet ? Était-ce parce qu'il aimait Julia que Paul s'est mis à moins m'aimer au point de vouloir détruire le réseau, les liens, moi, notre amitié ?

Paul Mercier n'a pas toujours détesté Internet. Il croyait autrefois que l'informatique était l'espoir du monde : révolution horizontale, liberté d'expression, accès au savoir, possibilité d'entreprendre, culture, partage, intelligence collective. Il croyait qu'Internet permettrait d'en finir avec l'espace et le temps, la censure, les coûts de production. La progression sociale viendrait selon lui de l'innovation capitale.

Paul y a cru, puis a fait volte-face.

Il a regretté d'avoir participé au développement du réseau comme il aurait regretté d'avoir donné aux hommes le feu pour cuire la viande et chauffer la salle commune pendant l'hiver – ce feu avec lequel ils ont préféré torturer et décimer leurs ennemis ; comme Prométhée, Paul a voulu donner aux hommes des *possibilités* ; il a cueilli pour eux le fruit sacré d'un arbre interdit qu'ils ont ravagé sans y avoir goûté, ou si peu.

Et si mal.

J'ai appelé les secours.

Larry a répondu. Larry répond toujours.

— Ils ont tiré sur Paul.

— Où es-tu ?

— Géolocalise-moi !

Larry m'a dit qu'il s'en occupait. Larry s'occupe toujours de tout.

Larry Page a créé le moteur de recherche Google en 1998 avec Sergey Brin, alors que Paul et moi étions

encore élèves au collège Pierre-de-Fermat, en France, à Toulouse ; puis il a dirigé la firme du même nom qui, en moins de dix ans, a envahi le monde.

Larry a envahi le monde.

Parce que l'opération Pandora saccagera l'empire Google, Larry pourrait être celui qui a commandité l'assassinat. Un suspect idéal. Heureusement, il est trop doux pour être cohérent. Je peux avoir confiance en Larry.

— L'ambulance arrive. Tu dois tenir bon.

Encore des tremblements.

— Paul tiendra bon si tu tiens bon, ajoute Larry.

Nous n'aurions pas dû aller dans ce restaurant de Woodside, chez Buck's, où le *coffee cake* est de la même couleur marron que les frites qu'on enduit de ketchup Heinz ou de Miracle Whip.

Je n'irai plus chez Buck's.

— Allô, Julia, Julia ? Ils ont tiré sur Paul.

Elle pousse un cri sinistre, presque calme.

— Tu n'as rien ?

— Non.

— Alors ce sont eux.

Elle ne me suspecte pas une seconde. Julia me connaît trop bien pour croire que je puisse tenter d'assassiner quelqu'un.

— L'ambulance arrive.

Elle ne répond rien, anéantie ; j'entends ses larmes dans le téléphone ; elles coulent dans mon oreille. Tout cela ne serait pas arrivé si elle avait accepté de partager Paul avec moi.

— Je vous rejoins à l'hôpital, dit-elle avant de raccrocher.

Une voiture approche, j'essaie de lui faire signe mais elle ne s'arrête pas. Ni la suivante. Les chauffeurs me

voient couvert de sang, ils ont peur, ils accélèrent. On a peur aux États-Unis car tout le monde a un flingue.

C'est parce qu'on a peur aux États-Unis que tout le monde a un flingue.

Je hurle mais personne ne vient.

Personne.

Je m'approche d'une maison. Une fenêtre s'ouvre d'où jaillit le canon d'un fusil.

— Un pas de plus et je te crève, sale immigré !

Une autre maison. Cette fois, c'est un Desert Eagle (je le reconnais parce que mon avatar dans *Call of Duty* a le même), une voix d'enfant :

— T'approche pas ou je tire, sale immigré !

La nuit nous sommes tous des immigrés.

Le sang de Paul est épais, rouge foncé, presque noir. Dans les jeux vidéo, il est rose.

Le vent balaie la rue ourlée de jardinets identiques. Un chien passe au rythme universel des chiens qui ne font que passer.

Nouvelle voiture, elle accélère – ses phares : deux anges rouges.

L'épicerie est trop loin pour que j'y aille à pied. Le gars m'aurait aidé, car c'est un Mexicain ; il a un flingue, mais c'est un Mexicain.

Au loin, la lumière artificielle de la Silicon Valley frappe le ciel comme des milliards de litres de jus d'orange sur un drapeau blanc et noir. C'est mon terrain de jeux. C'était mon paradis.

Là-bas, Paul et moi connaissons chaque visage, chaque prénom. Ils nous suivent sur Twitter. Nous avons effectué des introductions en Bourse à la suite desquelles la valeur des actifs a quintuplé en quatre jours. Nous avons organisé le rachat d'Instagram par Facebook pour un milliard de dollars et le rachat de

Nest Labs par Google pour trois milliards de dollars. Nous avons créé la plate-forme Uber. Midas de l'immatériel, ce à quoi nous pensons se transforme en or.

Paul n'est pas mort, il suffoque.

L'ambulance arrivera-t-elle à temps ?

Julia et Paul veulent détruire le réseau à cause duquel les *hedge funds* ruinent des pays entiers en une microseconde et à cause duquel des hommes cagoulés enferment des femmes dans des caves au Bénin pour tourner des *real snuff movies* en direct : connexion sécurisée, caméras HD, l'internaute paie pour qu'on coupe une main à la fille, qu'on lui écrase des cigarettes sur le bout des seins, qu'on la gifle, qu'on la sodomise ou qu'on l'égorge ; il suffit d'y mettre le prix ; ce n'est pas cher et vous avez la certitude qu'aucune autorité ne remontera jusqu'à vous.

Paul Mercier était un dieu dans la Silicon Valley, mais il s'est retourné contre sa création. Rien de plus dangereux pour un dieu que d'être un danger pour ses fidèles. Seul le culte est immortel.

— Tu dois détruire Internet.

— Je n'y arriverai pas.

— Je te hais.

— Tu délires...

— Je te hais, Robin.

Les ambulanciers arrivent enfin. Leur gyrophare tire un trait aigu sur le front de la nuit. Ils me reconnaissent en une fraction de seconde. (Aux États-Unis, les ambulanciers sont abonnés à *Fortune*.)

— Que s'est-il passé, monsieur Valéry ?

— Quelqu'un a tiré.

— Qui ?

— Vous êtes flic ou médecin ?

- Je suis infirmier.
- Qu'attendez-vous ?
- Nous prévenons la police.
- Je vous dis qu'on nous a tiré dessus !

Ils installent Paul sur un brancard où ils le perfusent de tubes affreusement transparents. La vie de mon ami est assistée par des machines. Ça me rassure parce que je sais réparer les machines.

Au moins c'est moi qui suis près de lui dans cette ambulance, pas Julia. S'il doit mourir, ses derniers mots seront pour moi.

Un des ambulanciers téléphone pour avertir l'hôpital de notre arrivée imminente. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il faudrait développer une application grâce à laquelle les données du tensiomètre et la géolocalisation seraient communiquées en direct au service d'urgence, de telle sorte qu'on n'aurait plus besoin de prévenir l'hôpital par téléphone.

Julia me rappelle pour savoir à quel hôpital nous allons.

- El Camino, je réponds.
- Quoi ?
- « Le chemin ».

Elle sanglote mais elle a repris ses esprits.

- Comment va-t-il ?
- Impossible de savoir...

Nous filons dans les rues normales de San Francisco. Les ambulanciers ne sont ni inquiets ni rassurés. Pour eux, rien n'est plus commun qu'un homme abattu par balle dans un quartier résidentiel.

- La police veut savoir qui a tiré.
- C'est un projet, dis-je en regardant avec dégoût une poche de liquide mauve.

L'ambulancier hurle dans son téléphone.

— Un projet, il dit !

Je confirme.

— Un projet a tiré.

Au fond de moi, je pense que si Paul n'avait pas rencontré Julia, il n'y aurait pas eu d'assassinat. Elle n'y connaît rien en informatique. Elle a cru aimer Internet mais c'était de la passion ; la passion va de l'adoration à la haine ; aussi est-ce sans surprise que Julia s'est mise à haïr Internet et a convaincu Paul, aveuglé, lui, par sa passion pour elle... L'amour, le vrai, exige la compréhension. Seuls les techniciens peuvent *aimer* la technologie, je veux dire l'aimer vraiment, durablement, pour le meilleur et pour le pire, grandir quand elle grandit et prendre feu quand elle s'allume.

— Ils disent qu'ils ne comprennent pas, relance l'ambulancier.

— Ils comprendront.

— La police nous demande si vous êtes musulman.

Ce sont les amis de Paul qui ont commandité ce crime, mes amis, les amis de Larry Page et de Sergey Brin ; ce sont les amis de Mark Zuckerberg. Les amis de Google et Facebook.

Ce sont eux, nous.

Les patrons du web ont deviné ce que Paul et Julia préparaient. Dix mille hommes... Sûr, ils savaient. Alors ils ont opté pour la vieille méthode. Ils n'ont tiré que sur Paul.

J'ai vu le tireur. Je ne l'oublierai pas : un obèse blanc avec une casquette des Lakers. Il est apparu derrière nous et il a tiré.

Que faire maintenant ?

Je sais créer de la valeur mais je ne suis pas valeureux. Les ennemis de Paul croient que je ne tenterai rien.

J'imagine le commanditaire lorsqu'il a passé l'ordre :

— L'autre, le petit, ne vous en préoccupez pas.

Comment identifier l'assassin et ses payeurs ?
Comment les faire payer ?

Je pense à cela en serrant la main de mon ami perfusé.

Le tireur a très probablement acheté son arme grâce à un Routeur Oignon, une technologie que j'ai moi-même mise au point. L'objectif est de perdre les flux d'information dans un empilement de strates logicielles disposées comme la peau d'un oignon. En l'inventant, je pensais que les internautes s'en serviraient pour échanger de la musique et des films, pas de la méthédrine et des flingues. Une fois de plus, Paul a eu raison et je me suis trompé.

— J'ai libéré la culture, ai-je répondu lorsqu'il m'a demandé, consterné, pourquoi j'avais conçu un dispositif aussi dangereux. Et puis, ai-je poursuivi, quelqu'un aurait fini par le faire, non ? Quand tu as une idée, quelqu'un a la même que toi au même moment. Il faut le prendre de vitesse. C'est comme ça que ça marche : Internet, la génétique. Comme ça qu'on avance. Que ça vienne de toi ou d'un autre, de toute façon ça viendra, quoi qu'en disent les comités d'éthique.

— Tu me fais pitié, a dit Paul.

— Zeus sait tout et pourtant il a laissé faire Prométhée.

Grâce à TOR (*The Oignon Router*), des millions d'individus échangent tous les jours des films, des albums, des séries, des livres ; ils se procurent de la drogue, des armes à feu, des champignons hallucinogènes, des défenses d'éléphant et des vidéos d'endoctrinement ou de torture ; le nazisme a retrouvé sa tribune, la barbarie

son spectacle, le fanatisme son autel, le révisionnisme sa chaire ; Daesh s'organise.

Lorsqu'un journaliste du *New York Times* m'a interrogé sur la moralité de mon invention, j'ai répondu qu'on ne condamnait pas pour meurtre les fabricants de couteaux.

— Au moins, ai-je expliqué, le président des États-Unis ne pourra plus espionner nos conversations.

— Ne craignez-vous pas d'avoir créé une plate-forme où la pire des offres rencontrera la pire des demandes ?

Les journalistes, à mon avis, sont des rats. Sans les rats, les égouts seraient aussi sales mais moins bruyants.

Après avoir tiré sur Paul, l'assassin s'est enfui dans une Ford. Je crois me souvenir de la plaque d'immatriculation. J'en prends note sur mon téléphone.

Paul se réveille et crache un demi-litre de sang. Il écarquille les yeux en me voyant. Les ambulanciers le maintiennent.

Enfer.

Je décide de retrouver les assassins et de les atomiser. Je réduirai à néant le gros lard et ses commanditaires. Je leur ferai payer. Ils croient que je n'ai pas le courage de les détruire... Je n'ai pas de courage, c'est vrai, mais je les détruirai.

Nous sommes à l'hôpital El Camino. Je cours derrière les ambulanciers qui courent derrière les médecins qui courent derrière le brancard – chacun après la vie de Paul.

Une des infirmières est belle : châtain, peau hâlée, les seins dans les plis de la blouse, genre sirène, figure de proue. Je suis sûr qu'elle a un smartphone, un compte

Facebook, une messagerie Gmail, qu'elle s'est déjà filmée en train de baiser, qu'elle pleure le soir devant ses séries préférées, qu'elle achète des robes en démarque et consomme des conneries sur Amazon. Il me suffit de voir son nom pour trouver ces renseignements. Je fais ça en général avec les jolies filles : je les harcèle sans qu'elles le sachent. Plutôt que de me dénuder comme les exhibitionnistes, c'est ma proie que je dénude, je la perce au grand jour : ses secrets, ses manques, les messages qu'elle échange avec un ami de son mari ; je m'enduis de ses données. Si c'est excitant, je me masturbe devant les photos de famille. Je vois le nom de l'infirmière. Je mémorise, c'en est assez. Je vais identifier les assassins, les faire payer, puis je la retrouverai et j'éjaculerai dans le lit de ses secrets.

Les médecins disent des mots que je ne comprends pas. Apparemment, ils sont inquiets, mais séquentiels, pareils à de vieux ordinateurs : inhumains et formidablement précis – *administratifs*.

Ils se replient derrière les phrases habituelles.

— Nous ferons tout notre possible, etc.

Je n'aime pas les médecins. C'est pour cela que j'ai créé le site web Doctorus. Il suffit de décrire votre pathologie, et les membres du forum vous disent comment la soigner. On s'appuie sur une intelligence collective et non sur la compétence supposée d'un être humain qui n'a peut-être pas eu la moyenne à ses examens et s'en sera sorti en grappillant le clitoris de la doyenne. Doctorus est un chef-d'œuvre d'empirisme ; ceux qui discutent d'une maladie ont eu cette maladie, ils ont des boutons, ils toussent, ils meurent. Les souris ont remplacé les laborantins. On vote pour les réponses, c'est-à-dire qu'on introduit de la démocratie dans les

faits scientifiques. Le diagnostic est gratuit mais rémunérateur grâce à des publicités pour des crèmes antivergetures et pour d'autres substances aux plantes, algues, minerais roses, graisse d'aloë vera, sueur de carotte. J'ai gagné des millions puis vendu le site à un fonds de pension canadien. Doctorus soigne aujourd'hui la planète entière. Les pauvres peuvent guérir à moindre frais une engelure, une grippe, des oreillons, un cancer, le sida. Certains meurent parce qu'ils ne sont pas sur la bonne page du forum, mais la bonne page existe ; la bonne page doit exister. Pour ma part, je consulte un médecin trois fois par semaine ; je suis extrêmement riche et je ne *conçois* pas la mort.

Les gens que nous croisons dans l'hôpital me reconnaissent. L'un d'eux prend des photos, sûrement pour Instagram dont je suis actionnaire à 5,7 pour cent. Il m'a reconnu, c'est foutu : hashtag, mon nom, mes comptes Facebook, Twitter, journalistes, blogueurs – prisonnier de l'hydre que j'ai couvée, enfantée, éduquée. Je suis une star en Californie. On va savoir que Paul a été touché, qu'il n'est pas mort et que je suis avec lui à l'hôpital El Camino. Le tueur reviendra et cette fois il visera la tête. Ça ne sera pas beau à voir. Ou bien il étouffera Paul avec un oreiller. Ou alors il se déguisera en infirmier et introduira du poison dans la perfusion.

Les ambulanciers ont-ils une arme sur eux ? En tout cas ils ont un compte Facebook, un téléphone et un ordinateur. Comme n'importe qui, donc, ils sont vulnérables. S'ils ne sauvent pas Paul, je piraterai leurs ordinateurs. Pendant que la vie de mon ami se trouve entre leurs mains, ils ne le savent pas mais je tiens la leur entre les miennes.

Une infirmière m'indique la salle d'attente. Pas mal, je regarde le badge.

Je ne sais pas attendre. Je n'ai jamais rien attendu. Attendre c'est mourir – Godot joue à *World of Warcraft*.

Ils étaient dix autour du brancard sur lequel ils ont attaché mon ami. Les médecins criaient comme des barbares.

Le sang sur ma chemise a l'air de moins en moins vrai. Dans ce couloir, les interrupteurs sont la seule chose dont je suis familier : une pression, trois minutes, noir complet. Ils sont fiables, droits, sans surprise ; ils fonctionnent.

Le reste s'écroule comme une idée.